

ports humains, d'une part, et des rapports entre humains et animaux, d'autre part. Ces deux mondes doivent rester séparés et seuls les chamanes, médiateurs par excellence, sont habilités à les chevaucher. Les deux chapitres suivants sont respectivement consacrés à Grand-Anus, une orpheline qui deviendra la première guérisseuse et dans laquelle l'auteur voit la toute première figure chamanique (chap. 11), et à l'homme travesti qui accoucha d'un baleineau (chap. 12). Ce mythe est le seul dans l'ouvrage à provenir de l'Alaska mais l'auteur l'utilise pour faire de cet homme étrange une sorte de réplique masculine de Grand-Anus. Cette mise en perspective des deux héros alimente la thèse centrale de l'auteur autour de la notion de troisième sexe. Car selon l'auteur, ces deux personnages mythiques incarnent deux figures complémentaires, deux médiateurs et chevaucheurs de frontières.

De facture plus singulière, les chapitres 13 et 14 traitent de la fabrique des héros et des rapports entre récit mythique et récit historique à partir de deux cas empiriques, le dorénavant célèbre mythe d'Atanaarjuat porté à l'écran par Z. Kunuk, et l'histoire d'Ataguttaaluk, cette femme cannibale qui dut un jour, pendant une famine, manger son mari pour survivre. Dans le cas d'Atanaarjuat, l'auteur exploite et commente chaque détail du récit, relevant les différences que comportent les variantes de ce mythe dans l'Arctique de l'Est. Il explique comment le dénouement de l'histoire a été modifié avec la christianisation. Dans le cas d'Ataguttaaluk, l'ethnologue confronte avec beaucoup de talent les versions détaillées d'Atuat et de Tagurnaaq recueillies à différentes époques pour montrer comment se fabrique un terrible récit. Il reprend le découpage proposé jadis par le Père Mary-Rousselière, un autre grand ethnographe, qui a recueilli de précieuses informations sur cette tragédie. Il est vrai que l'histoire d'Ataguttaaluk est aujourd'hui en voie de devenir un mythe, son souvenir étant perpétué et son nom attribué à la plus grande école de la communauté.

Avec le tout dernier chapitre, Qisaruaatsiaq, le lecteur revient au point de départ. À l'instar des conceptions cycliques du temps et de la personne inuit, le livre se boucle en effet par un retour sur les récits intra-utérins de cette aînée originaire de Sanikiluaq, une communauté située sur les îles Belcher. L'auteur pointe ici la capacité remarquable des narratrices de ce type de récit à changer d'échelle, à entrer dans la perspective du monde infra-humain qu'est celui de la vie fœtale. Ce serait là, dans cette reproduction de la vie, que résiderait «l'essence du système de valeurs inuit» : «Cette habileté à changer d'échelle, et donc de point de vue, apparaît comme une clé pour décoder les systèmes symboliques à l'œuvre dans la tradition orale et les rites des Inuit» (p. 382).

Après ce long voyage au Nunavut et ce retour dans la baie d'Hudson, l'ethnologue revient lui aussi à son point de départ, dans les régions méridionales de l'Arctique canadien.

La conclusion du livre retrace rapidement l'itinéraire intellectuel de l'auteur qui met en exergue la profonde influence qu'il a reçu du structuralisme lévi-straussien au début des années 1970. Un schéma synthétique du troisième sexe appa-

raît à la page 385, mais sans aucun commentaire supplémentaire. On soulignera au passage la qualité des cartes, dessins et des photos qui agrémentent l'ouvrage. En revanche, en raison de la richesse des matériaux et des nombreux détails tirés des corpus mythologiques, un index aurait été utile pour mieux naviguer dans le volume.

Bernard Saladin d'Anglure clôt ses propos sur une nouvelle ouverture en indiquant comment les Inuit voient, dans le chevauchement des frontières, une solution aux grandes contradictions dont traitent leurs mythes et parmi lesquelles figurent la différence entre les sexes, la stérilité des couples, la proximité parentale avec le monde animal, le vieillissement et la mort. Les structures sociales et les flux historiques sont sans aucun doute les deux aspects les moins bien couverts par ce livre, comme si la mythologie fonctionnait dans un cadre intemporel. Les derniers chapitres montrent pourtant combien l'ethnologue est pleinement conscient de l'ouverture de la structure, un point que traitent avec justesse les chapitres 13 et 14. Mais le lecteur peut espérer qu'un volume sur les rites, les pratiques et l'organisation sociale viendra prochainement enrichir et compléter cette première somme. Pour l'auteur, ce serait d'ailleurs boucler un autre cycle commencé en 1967 avec la parution de son tout premier volume dans la collection du Centre d'Études Nordiques de l'Université Laval, *L'organisation sociale traditionnelle des Esquimaux de Kangirsujuaq* (Nouveau-Québec).

Gisli Pálsson, *Travelling Passions: The Hidden Life of Vilhjalmur Stefansson*, Winnipeg: University of Manitoba Press, 2005, 374 pages.

Reviewer: *Chris Southcott*
Lakehead University

As the author points out, there have been a number of books about Vilhjalmur Stefansson over the past two decades. A man who was both an explorer and an anthropologist, his exploits have been of interest to the world at large as well as selected elements of the anthropological community. He is an individual who continues to hold the attention of groups in the United States, Canada and Iceland. While the title of this book seems particularly titillating to Stefansson fans, it is much more than a tabloid discussion of his romantic connections. While Pálsson does tell us a lot more about Stefansson's personal relationships than some of us would like to know, he does so as part of an attempt to comprehend the relationship between anthropology and colonialism in the Arctic. Building on the work of authors such as Stoler (2002), Pálsson uses Stefansson's personal experiences to help understand the construction of categories so crucial to the early stages of Arctic science and anthropology.

Pálsson notes that, since the publication of Bronislaw Malinowski's field diaries (1967), contemporary anthropology has been very much aware of the importance of personal relations

in fieldwork. In the post-Said era we are aware that “orientalism” tells us much about the West and its relationship to its colonies. Yet Stefansson’s work and experiences have remained relatively untouched in this regard. As an Icelander generally sympathetic to Stefansson, Pálsson attempts to fill this void.

The Introduction outlines Pálsson’s primary interest in writing the book: his discovery that during Stefansson’s expeditions to the Canadian Arctic from 1906 to 1918, he had apparently fathered a child with a local Inupiat. This was a detail that some knew about previously but which had been conveniently ignored, in part because Stefansson refused to admit or deny it. In addition, letters were discovered in 1987 that revealed unknown intimate relationships with two other women, one of whom was the novelist Fannie Hurst. These discoveries revealed another side of Stefansson, a side that may help to reveal gaps in his writings and the influence of a “tension between his private life and the official life the outside world knew.”

The chapters of Pálsson’s book generally follow the chronological order of Stefansson’s life. The first starts with the history of Stefansson’s family in Northern Iceland, follows their emigration to Manitoba, his birth and move two years later to North Dakota. Unlike earlier biographies, Pálsson tries to highlight the conflicting influences of a staid Icelandic upbringing and frontier passions, including Stefansson’s early desire to be a poet. The next chapter takes us through his university days. Much attention is given to two summer research trips to Iceland that Stefansson undertook for Harvard University and which Pálsson suggests first kindled his interest in the north by bringing his attention to the Icelandic Greenland settlements.

Subsequent chapters deal with the relationship between Stefansson, his research and explorations in Northern Canada, and tensions arising from his relationship with two women. The first was a Canadian living in Boston who Stefansson became engaged to prior to his first trip to the Arctic. The next is an Inupiat “seamstress,” Pannigabluk, with whom he apparently fathered a child, Alex Stefansson. Pálsson discusses the colonial relationships that would have governed the relations between Stefansson, Pannigabluk and Alex pointing out the difficulties such relationships would entail for all three.

The book also deals with Stefansson’s relationships following his return from Canada: his bohemian lifestyle in New York’s Greenwich Village, his long-term intimate relationship with novelist Fannie Hurst, his marriage at 62 years of age to a much younger woman, and his final days at Dartmouth College. While these chapters may be of extreme interest to Stefansson fanatics, one of the most interesting chapters in the book deals with the life of Alex Stefansson and his family—a life which included no direct contact with Stefansson himself.

Unlike the work of Stoler, Pálsson’s work deals with a single iconic figure in Arctic history. His work is strained between attempting to use Stefansson’s relationships to better understand colonialism, and the temptation to fill in gaps about Stefansson’s life that some would find important, others titillat-

ing and others irrelevant. For those readers who are interested in the first objective, they will find that the book deals too much with private details that are hard to link with an analytical thesis statement. Those who are interested in the second objective will find that the book deals too much with theoretical discussions which slow down the action.

Overall, this reader found the book fascinating. To those anthropologists who would find it too salacious for their tastes I would urge them to lighten up a bit.

References

- Malinowski, Bronislaw
1967 A Diary in the Strict Sense of the Term. New York: Eugenics.
- Stoler, Ann Laura
2002 Carnal Knowledge and Imperial Power: Race and the Intimate in Colonial Rule. Berkeley: University of California Press.

Nelson-Martin Dawson, *Feu, fourrures, fléaux et foi foudroyèrent les Montagnais : Histoire et destin de ces tribus nomades d’après les archives de l’époque coloniale*, Sillery, Québec: Les éditions du Septentrion, 2005, 262 pages.

Recenseur : *Adrian Burke*
Université de Montréal

Ce livre est écrit par Nelson-Martin Dawson, auteur d’un autre livre récent sur les Amérindiens du Québec intitulé *Des Attikamègues aux Têtes-de-Boule* (Septentrion 2003). Son nouveau livre est organisé en six sections : une brève introduction, quatre chapitres qui constituent le cœur du travail et une conclusion. Les quatre chapitres s’intitulent *Des Montagnais*, *Les peuples des pays du Haut Saguenay*, *Les peuples de la Côte-Nord*, et *Des peuples immigrants* et ils décrivent bien les groupes et les territoires couverts par le livre. Il s’agit, pour citer l’auteur, d’une «lecture serrée» (p. 79) des documents coloniaux du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e afin de placer dans le temps et dans l’espace les groupes amérindiens de la région comprise par le Haut Saguenay, l’Estuaire, la Côte-Nord et le plateau de l’intérieur, allant même s’étendre parfois jusqu’à la Baie James et aux Grands Lacs. On dirait que l’auteur se sent contraint en quelque sorte par les ethnonymes modernes qui l’obligent à organiser son travail d’une certaine façon et de suivre certains groupes qu’il considère plutôt des simples «amalgames de rescapés» (p. 155). Dawson réussit à contourner ce problème, pourtant, et la dimension du monde amérindien qui ressort le plus souvent de son interprétation est le dynamisme de ces groupes, un dynamisme qui est lié à un monde en mouvement et en bouleversement. Les groupes se scindent, s’effritent, se réorganisent. Ils se déplacent sur des centaines de kilomètres, parfois en une seule génération, jusqu’à des territoires qui leur sont méconnus. Dawson décrit avec soin l’impact des raids iroquois,